Lorsque l’Europe sort lentement du Moyen-Âge, elle retrouve peu à peu dans l’Antiquité grecque les valeurs esthétiques qui bourgeonnent depuis la Toscane vers le reste du monde sous la terminologie onirique de « Renaissance ». Pourtant, d’un point de vue éthique, elle ne poursuit pas les fondements politiques de la Grèce antique, comme la République de Platon par exemple. Pourquoi ? Parce que la Renaissance marque le début du colonialisme moderne, avec l’appropriation du continent américain. C’est ainsi l’avènement de la modernité occidentale, que plus tard le siècle de la Raison entérinera dans la Méthode, la Mesure, et la Catégorie, pour reprendre les mots exacts du mathématicien philosophe René Descartes. Dès lors, catégoriser, c’est contrôler, maîtriser. Mais bien avant que le règne de la Raison ne se mette en place, il existe au sein du pouvoir européen, notamment en Espagne, des désaccords sur la manière dont les Indiens d’Amérique doivent être perçus et considérés. Durand la controverse de Valladolid, Bartolome de Las Casas et Juan Ginés de Sepulveda s’opposèrent autour de la question théologique fondamentale : « les Indiens ont-ils une âme ? ».  Pour le premier, il n’y a pas de doute, mais pas pour le second, qui voit dans les sacrifices humains rituels pratiqués par les Indiens des actes diaboliques. Ils n’ont donc pas d’âme… Politiquement, cette conclusion condamne de facto les Indiens d’Amérique à l’esclavage, et même bien en deçà, au statut d’animaux primaires.

Cette imagerie extrême sera la pire des choses que les Indiens d’Amérique, mais aussi toutes les cultures extra-occidentales vont dès lors endurer. Elle traversera les périodes de l’esclavage comme de la colonisation, pour graver le subconscient collectif des cultures occidentales chrétiennes blanches sans doute à jamais. En effet, inconsciemment, jusqu’à aujourd’hui, l’alter ego extra européen  est dissonant aux yeux de l’Occidental chrétien blanc.

La période coloniale est la plus proche de nous. Elle débute à la fin du 18ème siècle, et courra jusqu’à la fin du 20ème siècle.  Plusieurs pays européens vont alors se partager l’Afrique et le reste du monde, au cours de cette réunion célèbre qu’est la conférence de Berlin en 1884.

Cette fin du 19ème siècle est aussi l’avènement de l’industrie de la presse (un peu comme les années 2000 ont été celles du boum des e-communications). Cette période m’intéresse, car elle montre les rapports entre l’Occident et les cultures extra-occidentales, à travers la presse écrite, d’une manière très visuelle.

A la fin du 19ème siècle, quasiment tous les pays d’Europe possèdent des colonies : la Belgique, la Hollande, la France, l’Angleterre, l’Allemagne, etc… Tous ces pays ont trouvé dans ces colonies une manne financière immense. Mais pour coloniser ces territoires éloignés, il fallait les peupler. Or les populations métropolitaines n’étaient pas vraiment attirées par l’exil en terre inconnue, bien qu’appartenant à leur pays. Une propagande fût donc mise en place pour inciter les populations à émigrer dans les colonies de l’Empire, à les peupler, et à s’y reproduire. Les moyens étaient multiples : crédit à la colonisation, voyage gratuit, aide financière sur place, attribution d’un logement, d’un emploi, etc…. Ceci pour l’aspect pragmatique. Pour le côté psychologique, il fallait faire rêver. C’est cette psyché qui me semble la plus intéressante, tant elle relève d’une mystique de la modernité qui forme la généalogie de l’Occident actuel et bien sûr sa relation au reste du monde.

Les colonies étaient des zones inconnues, et dangereuses. Et dans ces contrées reculées, dominées par une Nature extravagante, sévissait une chose bien plus dangereuse encore que les insectes et autres prédateurs : le Sauvage !

Alter ego de l’Homme blanc moderne, le Sauvage, sombre et brutal comme une bête, rusé comme un homme, mais dangereux comme un monstre, est devenu le centre de la propagande pro-coloniale de toute la presse de l’époque, tant il permettait de réunir différents critères que cette propagande utilisait pour atteindre son but. Il symbolisait en effet d’une part la violence inouïe d’êtres qui ne contrôlent pas leurs instincts, mettant ainsi en valeur la mesure pondérée de l’être occidental, et en même temps sa supériorité incontestable.

Ce sauvage, tel qu’il va être représenté dans toute la presse occidentale  du 19ème au 20ème siècle, illustre ce que les « scientifiques » comme Cuvier se sont évertués à démontrer : il est le chaînon manquant dont parlent Charles Darwin et Alfred Russel Wallace. Leur théorie du chaînon manquant entre le singe et l’Homme qui en descend directement pose la question d’une espèce intermédiaire, qui nous relierait au singe. Ce chainon manquant est le terreau de toutes les spéculations racistes à l’égard des peuples non-occidentaux. Celles-ci sont la source de cette propagande visuelle populaire qui façonnera les consciences nationales euro-centristes sur la base d’une supériorité de la race blanche européenne sur le reste du monde.

Aujourd’hui , à l’heure où l’hégémonie du monde occidental et de sa pensée dominante est remise en cause, il me semble important de mettre en lumière la généalogie de cette vision biaisée de l’Occident à l’égard les cultures extra-occidentales pour mieux la remettre en cause.